

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 26 (1888)
Heft: 2

Artikel: Le biscaume
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-190233>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
ÉTRANGER : un an . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR
2^{me} et 3^{me} séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux

Le progrès.

Il est réjouissant de constater les progrès et les améliorations de toute sorte qu'on s'efforce d'apporter dans l'administration de la chose publique, à la ville comme à la campagne. Cependant, que de choses restent encore à faire, auxquelles on n'a peut-être point encore songé. Aussi, confiante dans l'excellent esprit qui anime messieurs les préposés à l'ordre public, je me permets de leur signaler un mal fâcheux et qui fait encore tache d'huile dans nos mœurs.

De décembre à fin février, bon nombre de ménages font boucherie, expression consacrée pour dire qu'ils tuent et accommodent un porc.

A la capitale, le sacrifice se consomme dans les abattoirs, cela va de soi, mais dans nos petites villes et villages, la chose a lieu devant la maison, en pleine rue. Des spectateurs de la scène sanglante, il n'en manque pas, et le plus grand nombre sont des enfants. Bien plus, un usage consacré par nombre d'années, autorise les parents à les dispenser de la classe pour le jour de la boucherie. Notez que ce n'est point pour les services qu'on pourrait demander d'eux, mais simplement parce que c'est très amusant de voir saigner, équarrir le porc, et le reste.

Comment se fait-il qu'on n'ait jamais pensé au danger qu'on laisse courir aux enfants en ne leur évitant pas la vue fréquente d'un spectacle qui ne peut être que nuisible?... Ne craint-on pas qu'il les rende peu à peu insensibles, cruels, avides de scènes sanglantes ?

La recherche attentive des antécédents de jeunesse des criminels montre que, dans la plupart des cas, les instincts sanguinaires se sont développés chez ces malheureux par suite de traitements cruels exercés par eux sur des animaux ou même sur leurs camarades. Plus tard, la lecture de récits de crimes ou de brigandages n'a fait que familiariser davantage leur esprit avec ces idées-là.

On ne peut se le dissimuler ; la vue du sang répandu, ne s'agit-il même que du sang d'un animal, a une funeste influence sur l'imagination de l'enfant. Veillez donc à ce que les mares rougies laissées sur la voie publique, après l'abattage du porc, disparaissent au plus tôt.

La preuve que les enfants sont impressionnés par ce spectacle, c'est qu'ils aiment à répéter entre eux ce qu'ils ont vu faire, cela avec un sérieux

qui ferait sourire ceux qui ne verraient pas plus loin :

« Jouons au cochon. Veux-tu être mon cochon ? » Et le drame de la veille se déroule avec une exactitude étonnante, depuis les efforts de l'animal récalcitrant pour échapper à ses bourreaux, jusqu'à la mise de son cadavre, encore palpitant, dans le grand cuvier pour l'opération du raclage. J'ai vu cela cent fois et me suis demandée si ce n'est pas là un fâcheux pronostic des dispositions de ces jeunes cœurs.

Au point de vue des passants eux-mêmes ou des étrangers qui traversent nos petites villes, il serait désirable aussi de leur éviter la scène, toujours désagréable, de l'abattage.

Tels sont les désirs que je sentais le besoin d'exprimer. Puissent-ils être entendus.

Mesdames, voici une invention qui va ravir les grand'mamans et les personnes du sexe qui hésitent à arborer, pour coudre, leur première paire de lunettes. Il s'agit d'une aiguille merveilleuse qui s'enfile sans que l'œil ait un effort à faire. Elle est à tête dorée, avec un trou en forme de calice. Ce trou est surmonté de deux petites cornes, qui vont en s'évasant légèrement à droite et à gauche de sa partie supérieure. Entre les deux cornes, est une fente invisible. Introduire le fil entre les deux cornes, le presser légèrement sur la fente, c'est l'affaire d'un clin d'œil, l'aiguille est enfilée. Ce gentil engin est de fabrication anglaise ; il existe une contre-façon allemande, moins perfectionnée et moins agréable à manier.

Que béni en soit l'inventeur qui va vous épargner un exercice de patience. Il nous en restera encore assez, n'est-ce pas ?

Sophie TROTTENVILLE.

Le biseaume.

On dit parfois que, pour quelques privilégiés de ce monde, la fortune vient en dormant ; c'est vrai. Tel est le cas de ceux pour lesquels un billet de loterie sort tout à coup avec un gros lot ; de ceux qui ont la surprise d'un brillant héritage ; et surtout de ceux dont la position sociale accumule chaque jour des écus dans la caisse, sans soucis, sans efforts, presque sans travail. Mais le contraire existe aussi ; c'est-à-dire qu'on peut manger son bien sans le savoir. En voici la preuve :

Un bon vieux paysan du Jorat était venu, il y a quelques semaines, toucher une somme de 500 francs, dans une banque de la ville où il avait fait un dépôt d'argent. Le père David, qui était un homme très rangé, très économe, venait rarement à Lausanne, mais chaque fois que ses affaires l'y appelaient, les amis, l'occasion, l'herbe tendre, et, je ne sais quel diable aussi le poussant, il buvait un bon coup. Il rencontra deux amis de Lutry, et, après s'être serré affectueusement la main : « Bu-vons-nous rien ? » dit l'un d'eux.

— Aloo !... y a longtemps qu'on s'est pas vu.

Et tous trois entrèrent au café de la *Glisse*.

Les demi-litres se succédèrent si bien que nos compagnons ne tardèrent pas à se griser. Ils reparlèrent de leurs souvenirs de jeunesse, de la campagne du Sonderbund et de ces mille choses sur lesquelles la conversation de vieux amis revient toujours. Ils étaient gais, contents d'eux-mêmes, riches et heureux, comme on croit l'être sous l'influence des fumées de Bacchus.

On sait que de nombreuses personnes de la campagne ne se sont pas encore habituées au portemonnaie, et qu'elles mettent directement leur argent dans la poche. Le père David, qui était du nombre, avait tout simplement fourré le billet de 500 francs, qui lui avait été livré, au fond d'une des profondes poches de sa blouse bleue, où il le croyait en parfaite sûreté.

Depuis midi, la pluie tombait serrée et persistante ; et nos amis avaient jugé prudent de boire quelques verres de plus, « en attendant de voir » si le ciel s'éclaircirait quelque peu. Mais, hélas ! l'eau continuait à tomber à torrents. Le moment vint cependant où il fallut s'acheminer vers le logis, car la nuit était là.

— On sait tout ce que c'est, dirent-ils en regardant l'averse ; c'est de la pluie, ... et pis quoi ?... On en a bien vu d'autres. En route !...

Et deux d'entre eux se dirigèrent du côté de Lutry, tandis que David prenait, en festonnant, le chemin du Jorat. Arrivé en Martheray, il s'arrêta brusquement au milieu de la rue en disant : « Il faut au moins que je porte un biscaume à mon petit filliot. » Puis, entrant dans une boutique, il acheta un grand carré-long de pain d'épices, qu'il mit, par distraction, dans la poche qui contenait le billet de banque. Et prenant bravement son parti d'affronter une pluie battante, il continua son chemin. Mais une demi-heure ne s'était pas écoulée, qu'il était mouillé jusqu'aux os. Machinalement, il mit la main dans sa poche et sentit ses doigts s'enfoncer dans une masse pâteuse. La pluie avait pénétré abondamment à travers l'étoffe et complètement détrempé le pain d'épices :

— Bon, balbutia-t-il, voilà mon biscaume éclafé !... Tant pis, je m'en vais le manger.

Et de temps en temps le vieux David plongeait la main dans sa poche et en sortait un morceau de pain d'épices qu'il mangeait en décrivant force zig-zags, d'un bord de la route à l'autre.

Le brave homme ne s'aperçut pas que son billet de banque, auquel il ne pensait du reste plus,

s'était collé au pain d'épices, et que, grâce à l'humidité, les deux ne faisaient plus qu'un. De telle sorte qu'avec chaque morceau il se détachait un fragment du billet, et que chaque bouchée coûtait au père David trente ou quarante francs au moins.

C'était manger plus cher que chez Brébant.

Lorsqu'il arriva à la maison en cognant les murs, sa femme, qui causait vers le feu avec un voisin, recula de deux pas et s'écria stupéfaite :

— Mais, pour l'amour du ciel, David, d'où viens-tu, et qui t'a mis dans un pareil état ?

— Pa... pareil état ?... per... personne ;... c'est moi.

— C'est honteux ! entends-tu ?

— Tu... sais, Françoise, c'est la première fois... je bois pas... tu sais ;... c'est les occasions.

— Eh ! mon père !... il est tout dépurant !... Ote-moi donc ta blouse, pour la mettre sécher.

Ce ne fut qu'à grand-peine que le vieux bonhomme put se débarrasser de ce vêtement complètement trempé et collant au corps. Sa femme le mit près du feu, sur le dossier d'une chaise. Pour mieux le sécher, elle en retournait les poches, lorsqu'elle en vit tomber le reste du pain d'épices, à l'état de pâtée.

— Quelle bourtia as-tu là dans ta poche ? s'écria-t-elle.

— Attends, attends, ne jette rien ! interrompt David ; mon billet de banque est là !...

— Oui, va le chercher ton billet ; où vois-tu un billet ?

Et le mari d'arracher des mains de sa femme les débris du pain d'épices, parmi lesquels on ne retrouva qu'un lambeau de papier. David devint blême.

— Cinq cents francs ! fit-il en se frappant le front.

Il était dégrisé.

Sa femme poussait des gémissements.

— Montrez me voir ça, dit le voisin, qui était assesseur ; puis, étalant le lambeau de billet sur la table : « Y n'y a rien de perdu, dit-il d'un air protecteur ; c'est justement les numéros rouges qui restent. Avec ça, vous pouvez entières à la banque. »

Le mari et la femme ouvrant de grands yeux :

— Pas possible, monsieur l'assesseur !...

— C'est comme je vous le dis ; je connais ça, moi.

Grâce à ce numéro, la Banque remboursa le billet, mais, à partir de ce jour, le pauvre homme ne fut plus chargé d'aucune affaire d'argent ; et à son grand regret, il fut privé des deux ou trois courses qu'il faisait chaque année à Lausanne, et auxquelles il tenait beaucoup. A partir de ce moment, disons-nous, ce fut maman qui porta les culottes, et parfois que le pauvre David la voyait aller en ville à sa place, il avait le cœur navré et réfléchissait avec tristesse à sa déplorable aventure.

Et faisant le poing dans sa poche, il répétait avec amertume : Tonnerre de biscaume !

L. M.